

Moysun



Du même auteur :

– *Les Tribulations du roi Tiloutou*, conte de l’Océan indien, Editions Mon Petit Editeur, Paris 2011.

– *Odysséra*, théâtre-opéra, Editions Edilivre, Paris 2010.

– *Moires du Sahara*, poésie, Editions Edilivre, Paris 2010.

– *Fatine bergère du Liban*, roman, Editions L’Harmattan, Paris 2009.

– *La Noria ne tourne plus*, (Syrie-Irak-Kurdistan), roman, Éditions l’Harmattan, Paris 2005.

– *Noé et la planète rose*, roman de Science-fiction, Éditions Le Manuscrit, Paris 2004.

– *Mémé Mil z’herbes*, (Réunion), roman, deuxième édition, Éditions Azalées, Saint-Denis, La Réunion 2004.

– *La Chanson de la harpe enchantée*, opérette poétique en six actes, Éditions Le Manuscrit, Paris 2004

– *Solo et deux grains d’océan*, (Madagascar et La Réunion), roman, Éditions l’Harmattan, Paris 2003, sélectionné au Prix-Chronos 2004.

– *Les Tourments du cèdre*, (Liban), roman, deuxième édition, Éditions Le Manuscrit, Paris 2003.

– *Le Dialogue des abeilles*, (Réunion), roman, Éditions Azalées, Saint-Denis, La Réunion 2001.

– *Nelly et les pailles-en-queue*, (Réunion), conte bilingue créole-français, Éditions L’Harmattan, Paris 2000.

Lien : http://fr.wikipedia.org/wiki/Michel_Saad

Mail : michel-saad@wanadoo.fr

Michel Saad

Moysun

Musicienne d'est et d'ouest

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3963-5

Dépôt légal : Juin 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Diva dès le berceau.....	9
Dalan	11
Mon père.....	13
Brian	15
Gwen	17
L'orchidée	19
Swenza.....	21
La suite	25
L'illustrateur	27

*À ma femme venue d'Asie,
À mes filles musiciennes,
Métisses d'est et d'ouest.*

Diva dès le berceau

Je suis née en Chine, dans un petit village niché sur les hauteurs du Yunnan, là où les terrasses ressemblent à du papier à musique froissé et défroissé. Là où, l'hiver, les gammes du ciel déboulent sur la terre en rondes ou en blanches, tantôt aiguës et tantôt graves. L'été, les épis de riz, à la tête courbée, sont autant de notes qui dansent au rythme du zéphyr. Là où les cascades se déversent les unes sur les autres, mêlant leurs berceuses aux voiles arc-en-ciel.

Ma mère ne m'a jamais parlé de mon père, car là haut, loin de tout – sauf du ciel, peut-être ! – l'enfant est un don de la femme à la vie. Elle ne m'a jamais expliqué pourquoi les habitants du village m'appellent « fille de l'Étranger ». N'ai-je pas l'air d'une fille de chez nous avec mes tresses noires, mon visage rond, mes joues roses, mon nez camus, mes yeux fendus ?

Je suis née en Chine, voici... voici... Je me demande comment je le saurais ! Avec le travail très prenant dans les rizières, personne de chez nous n'a ni les moyens ni le temps de tenir un registre pour y

inscrire noms et dates des naissances. J'aurai donc toute ma vie l'âge de mes mélodies.

À en croire ma mère, j'ai commencé à les fredonner dès le berceau, sucette en bouche, partitions au plafond. Ensuite, petite fille encore, je composais des comptines aux hirondelles, lorsque ces petits passereaux, couleur de clavier, venaient dessiner leurs portées dans le ciel du village... Comptines qui se nichaient dans ma tête et poursuivaient leur cadence jusqu'au retour de la saison des fleurs.

Plus tard, quand je fus en âge de comprendre, chaque fois que j'ébauchais une ritournelle de ma composition, ce n'était jamais du goût de ma mère : « Je t'en prie, Moysun, pitié pour moi ! Pitié pour mes oreilles ! Arrête avec ça ! La musique m'a tuée, m'a tuée ! te dis-je. Si je suis encore là, vivante en apparence, c'est grâce à ces rizières. Bénis soient nos ancêtres qui ont monté ces murs, construit ces terrasses, aménagé ces canaux, façonné ces champs au gré des caprices des montagnes, afin de nous assurer un bol de riz quotidien. »

Alors, par respect pour la morte-vivante qu'est ma mère et pour les vaillants héros que furent ses ancêtres, je serrais les lèvres, j'étouffais ma voix, je cloisonnais ma chanson dans mon cœur.

Dalan

J'en étais déjà – comment l'oublier ? – à mon douzième printemps, plutôt dire à ma douzième comptine ! lorsque, comme descendu du ciel, un étranger a débarqué chez nous. Qui était-il ? Que voulait-il ?... Imaginez l'embarras de ma mère à devoir accueillir cet homme élégamment habillé, dans notre maison délabrée, et à lui proposer pour s'asseoir notre chaise en rotin de cent ans !

À bien le regarder à travers la fenêtre, à part ses mains et ses pieds, je le trouvais bizarre. De ma vie, je n'avais vu étranger plus étrange avec ses cheveux dorés, ses yeux écarquillés, son nez immense,... Dalan, pour résumer. Dalan disait venir de l'autre côté de la planète, être un grand ami de mon père, un père que je n'avais jamais vu ni connu, chez qui il devait m'emmener.

Bientôt, dehors, devant la porte de la maison, je ne sais ce que cet homme a longtemps soufflé à l'oreille de ma mère ni ce qu'il a glissé dans l'enveloppe rouge qu'il lui a remise. Cependant, malgré son franc chagrin et ses grosses larmes, ma mère a fini par mettre ma main dans celle de l'étranger. « Après tout, Moysun est aussi la fille de son père, lui dit-elle dans un sanglot. J'espère qu'il en prendra grand soin ! »

Mon père

Ainsi, du jour au lendemain, je me suis retrouvée en Irlande, à des milliers de soleils de mon village, à vivre dans un manoir au toit de chaume ne ressemblant en rien aux maisons que j'avais l'habitude de voir chez nous. La fenêtre de ma chambre donnait sur de vastes prairies où paissaient des moutons, les uns en groupes, les autres solitaires.

Celui qui se disait mon père était un homme d'affaires bien connu dans le pays. Il ressemblait de près ou de loin à tous les hommes que je croisais dans la rue. Très actif, il ne trouvait jamais le temps de s'occuper de moi, mais payait d'éminents pédagogues pour mon instruction et m'envoyait dans les conservatoires pour étudier la musique ! La musique qui aurait « tué » ma mère... La musique, mon père en avait plein la tête, plein la bouche, plein le cœur !... « De la musique avant toute chose ! » répétait-il, citant un certain Verlaine. Il ajoutait : « De la musique, avant les prières, avant les repas, avant même les affaires ! » Il n'est donc pas étonnant qu'à ma question : « Pourquoi as-tu abandonné ma mère ? », il ait répondu : « Demande-le à la musique ! »

Là, j'ai compris pourquoi tant d'instruments occupaient tant de place dans le manoir de mon père. Des instruments, il en avait partout : dans les chambres, dans les couloirs, sur les murs, dans la cuisine, dans les toilettes, jusque sous mon lit ! C'est que mon père avait ses violons d'Ingres. Tous les jours, en rentrant du travail, il jouait d'un instrument, pas toujours le même ! « Pas pour moi, reconnaissait-il d'un air bienveillant, mais pour lui ! » Il expliquait : « Tout instrument a une âme qui se nourrit de sa musique. S'il ne l'entend plus, eh bien,... eh bien ! il meurt. » Au clin d'œil entendu qu'il m'adressait, je devais comprendre que j'étais son âme à lui, son âme et sa musique, et qu'il vivait dans l'espoir de me voir devenir cantatrice, musicienne, compositrice... Aussi, pour ne pas démeriter, devais-je passer mes journées à courir d'un conservatoire à l'autre, à Dublin, la capitale.

Parfois, le soir, après avoir réconforté l'un de ses instruments d'une mélodie improvisée, mon père s'asseyait près de moi, m'entourait tendrement de ses bras et se renseignait sur ce que je faisais : mes progrès, mes chants, mes compositions, mais pas sur ce qui me préoccupait vraiment. Pour lui, mon bonheur devrait se limiter à la seule musique. Quant à moi, il suffisait que je ferme les yeux un instant pour me sentir flotter au-dessus des hauts plateaux de Chine, là où les terrasses ressemblent à du papier à musique froissé et défroissé. L'hiver, les gammes du ciel déboulent sur la terre en rondes ou en blanches, tantôt aiguës et tantôt graves. L'été, les épis de riz à la tête courbée sont autant de notes qui dansent au rythme du vent. Là où les cascades se déversent les unes sur les autres, mêlant leurs berceuses aux voiles arc-en-ciel.

Brian

Bientôt, Brian vint chasser cette mélancolie. Brian, une huitième note qui résonne en mon âme comme une mélodie, un garçon de mon âge, de ma classe... Le plus beau cadeau que le ciel eût pu m'offrir. Grâce à lui, à mes yeux, les non-Chinois sont devenus Chinois, ou presque ! Avec lui, j'ai réalisé qu'entre l'Irlande et la Chine, il ne restait plus qu'un seul soleil.

Lorsque Brian noyait son regard dans le mien, je n'étais plus la taupe que je voyais autrefois dans mon miroir, mais une princesse réincarnée de la dynastie des Ming. Et quand il me parlait, j'étais ses yeux, son cœur, ses mains et sa bouche à la fois. Le moindre détail dans mon physique lui était source d'enchantement. Mes cheveux lui semblaient des cordes de violons, de mandolines, de harpes, de balalaïkas... Sous la caresse de ses doigts, naissait en nous une symphonie de toutes les nations.

À le croire, il ne trouverait le rêve que dans la nuit de mes yeux et deviendrait fou à notre moindre séparation. Parfois, pour me taquiner, il soutenait : « Meurs, mon amour, meurs ! Ne crains rien. Je